

Groupement de textes n°1

Les femmes et le combat pour l'égalité des droits

LE FÉMINISME COMME CONDITION DE L'HUMANISME

- Texte 1 : Christine de Pisan, *l'Epistre au Dieu d'amours*, 1399.
- Texte 2 : Mary Wollstonecraft, *Défense des droits de la femme*, 1792.
- Texte 3 : George Sand, *Lettres à Marcie*, « Lettre six », mai 1837.
- Texte 4 : Hubertine Auclert, *Discours prononcé au Congrès ouvrier socialiste de Marseille*, 1879.
- Texte 5 : Louise Michel, *Mémoires*, 1886
- Texte 6 : Colette, *Claudine s'en va* (dernière page), 1903.
- Texte 7 : Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, 1949.
- Texte 8 : Annie Leclerc, *Parole de femme*, 1974.
- Texte 9 : Benoîte Groult, *Ainsi soit-elle*, 1975.
- Texte 10 : Gisèle Halimi, *Une farouche liberté*, 2020.

Texte 1 : Christine de Pisan, *l'Epistre au Dieu d'amours*, 1399.

Et ainsi sont les femmes diffamées

Par tant de gens et à grand tort blâmées

En paroles et dans plusieurs écrits,

Où qu'il soit, vrai ou non, tel est le cri.

Mais, quoi qu'on en ait médité ou mal écrit,

Je ne trouve aucun livre ni récit [...]

Aucun Evangile qui du mal des femmes témoigne

Mais maint grand bien, mainte haute valeur,

Grande prudence, grande sagesse et grande constance,

Parfait amour [...]

Grande charité, fervente volonté,

Ferme et entier courage assumé

De servir Dieu, et vraie preuve elles en firent. [...]

Hormis les femmes,

Le doux Jésus fut de tous délaissé, blessé, mort et décomposé. [...]

Quoi de mauvais donc [sur les femmes] peut être dit ?

Par leur mérite, n'ont-elles pas droit au paradis ?

De quels crimes peut-on les accuser ?

[...]

Par ces preuves justes et véritables

Je conclus que tous les hommes raisonnables

Doivent considérer les femmes, les chérir, les aimer,

Et ne doivent avoir à cœur de les blâmer

Elles de qui tout homme est descendu.

Texte 2 : Mary Wollstonecraft, *Défense des droits de la femme*, 1792.

ÉPÎTRE DÉDICATOIRE

À Monsieur Talleyrand-Périgord, ancien Évêque d'Autun.

Dans ma réclamation des droits de la Femme, mon principal argument est établi sur ce principe simple, que si la Femme n'est point préparée par l'éducation à devenir la compagne de l'homme, elle arrêtera le progrès des Lumières. Car la vérité doit être commune aux deux sexes, ou nous courons le risque de la voir sans effet, par rapport à son influence dans la pratique générale ; et comment veut-on que la Femme y coopère à moins qu'elle ne sache de quelle manière elle doit être vertueuse ? [...]

INTRODUCTION

[...]

On s'est plus occupé dans ces derniers temps de l'éducation des Femmes, que par le passé. Cependant on les regarde encore comme un sexe frivole ; et les écrivains qui veulent les corriger par la satire ou l'instruction, leur prodiguent encore les sarcasmes ou la pitié. L'on n'ignore pas qu'elles continuent de perdre les premières années de leur vie à se donner une teinture de connaissances, un vernis agréable, mais léger. Pendant ce temps, la force du corps et celle du caractère, se trouvent sacrifiées aux notions peu chastes, libertines même, tranchons le mot, que les hommes ont prises de la beauté, elles-mêmes les immolent au désir d'un établissement ; — car la seule voie, pour les Femmes de s'élever, dans le monde, c'est le mariage, et ce violent désir, étouffant toutes leurs idées morales pour n'en laisser subsister que de basses, à peine sont-elles mariées, qu'elles se conduisent comme des enfants. Elles s'habillent, mettent du blanc, du rouge, et on nomme ces poupées le plus bel ouvrage du créateur. — Ces êtres faibles et dégradés ne sont bons, suivant moi, qu'à figurer dans un harem ! — Je le demande en bonne foi, de pareilles Femmes sont-elles en état de gouverner une famille, ou de prendre soin des pauvres petites créatures si intéressantes qu'elles mettent au monde ?

Texte 3 : George Sand, *Lettres à Marcie*, « Lettre six », mai 1837. *Extrait abrégé*

Je sais que certains préjugés refusent aux femmes le don d'une volonté susceptible d'être éclairée, l'exercice d'une persévérance raisonnée. Beaucoup d'hommes aujourd'hui font profession d'affirmer physiologiquement et philosophiquement que la créature mâle est d'une essence supérieure à celle de la créature femelle. Cette préoccupation me semble assez triste, et, si j'étais femme, je me résignerais difficilement à devenir la compagne ou seulement l'amie d'un homme qui s'intitulerait mon dieu [...]. C'est un étrange abus de la liberté philosophique de s'aventurer dans des discussions qui ne vont à rien de moins qu'à détruire le lien social dans le fond des cœurs, et ce qu'il y a de plus étrange encore, c'est que ce sont les partisans fanatiques du mariage qui se servent de l'argument le plus propre à rendre le mariage odieux et impossible. [...].

[...] Les femmes reçoivent une déplorable éducation ; et c'est là le grand crime des hommes envers elles. Ils ont porté l'abus partout, accaparant les avantages des institutions les plus sacrées. Ils ont spéculé jusque sur les sentiments les plus naïfs et les plus légitimes. Ils ont réussi à consommer cet esclavage et cet abrutissement de la femme, qu'ils disent être aujourd'hui d'institution divine et de législation éternelle. Gouverner est plus difficile qu'obéir. Pour être le chef respectable d'une famille, le maître aimé et accepté d'une femme, il faut une force morale individuelle, les lois sont impuissantes. Le sentiment du devoir, seul frein de la femme patiente, l'élève tout à coup au-dessus de son oppresseur.

Texte 4 : Hubertine Auclert, « Discours prononcé au Congrès ouvrier socialiste de Marseille », 1879.

Ah ! nous vivons sous une façon de République qui prouve que les mots les plus sublimes deviennent de vains titres qui s'étalent aux regards, quand dans les sociétés les principes qu'ils représentent ne sont pas intégralement appliqués. Une République qui maintiendra les femmes dans une condition d'infériorité ne pourra pas faire les hommes égaux. Avant que vous, hommes, vous conquériez le droit de vous élever jusqu'à vos maîtres, il vous est imposé le devoir d'élever vos esclaves, les femmes, jusqu'à vous.

Beaucoup n'ont jamais réfléchi à cela. Aussi bien, si dans cette imposante assemblée je posais cette question : Êtes-vous partisans de l'égalité humaine ? Tous me répondraient : Oui. Car ils entendent en grande majorité, par égalité humaine, l'égalité des hommes entre eux. Mais si je changeais de thème, si pressant les deux termes — homme et femme — sous lesquels l'humanité se manifeste, je vous disais : Êtes-vous partisans de l'égalité de l'homme et de la femme ? Beaucoup me répondraient : Non. Alors que parlez-vous d'égalité, vous qui étant vous-mêmes sous le joug, voulez garder des êtres au-dessous de vous. Que vous plaignez-vous des classes dirigeantes, puisque vous faites, vous dirigés, la même œuvre à l'égard des femmes que les classes dirigeantes ?

[...] On trouve bon de faire des recherches scientifiques sur tout. Chaque jour, on découvre aux animaux et aux végétaux des qualités nouvelles. On multiplie les expériences tendant à tirer des bêtes tout l'utile, des plantes tout le salutaire. Mais jamais encore on n'a songé à mettre la femme dans une situation identique à celle de l'homme, de façon à ce qu'elle puisse se mesurer avec lui et prouver l'équivalence de ses facultés.

[...] Jamais on n'a essayé de prendre un nombre déterminé d'enfants des deux sexes, de les soumettre à la même méthode d'éducation, aux mêmes conditions d'existence. « Qu'on renverse les conditions, dit un auteur, qu'on mette les garçons de 12 à 16 ans à la cuisine, à la couture et qu'on laisse les jeunes filles dans les écoles industrielles ; qu'on les fasse entrer en possession de tous les droits qui ont été jusqu'ici le lot exclusif des hommes ; qu'on enserme les jeunes gens dans l'étiquette et les préjugés à l'aide desquels on a garrotté les femmes ; bientôt les rapports entre la valeur des deux sexes seront totalement renversés.

Vous ne voulez pas faire cette expérience ? Savez-vous bien alors que vous nous permettez de croire, à nous femmes, que vous avez moins le doute que la crainte de notre égalité. En continuant à nous laisser dans une vie atrophiante, vous imitez, vous hommes civilisés, les barbares, possesseurs d'esclaves, qui exploitent avec grand profit la prétendue infériorité de leurs semblables.

Texte 5 : Louise Michel, *Mémoires*, 1886.

Si l'égalité entre les deux sexes était reconnue, ce serait une fameuse brèche dans la bêtise humaine. En attendant, la femme est toujours, comme le disait le vieux Molière, le potage de l'homme.

Le sexe fort descend jusqu'à flatter l'autre en le qualifiant de beau sexe.

Il y a fichtre longtemps que nous avons fait justice de cette force-là, et nous sommes pas mal de révoltées, prenant tout simplement notre place à la lutte, sans la demander. — Vous parlementeriez jusqu'à la fin du monde. [...]

Si le diable existait, il saurait que si l'homme règne, menant grand tapage, c'est la femme qui gouverne à petit bruit. Mais tout ce qui se fait dans l'ombre ne vaut rien ; ce pouvoir mystérieux, une fois transformé en égalité, les petites vanités mesquines et les grandes tromperies disparaîtront ; alors il n'y aura plus ni la brutalité du maître, ni la perfidie de l'esclave. [...]

Les filles, élevées dans la niaiserie, sont désarmées tout exprès pour être mieux trompées : c'est cela qu'on veut. C'est absolument comme si on vous jetait à l'eau après vous avoir défendu d'apprendre à nager, ou même lié les membres.

Sous prétexte de conserver l'innocence d'une jeune fille, on la laisse rêver, dans une ignorance profonde, à des choses qui ne lui feraient nulle impression, si elles lui étaient connues par de simples questions de botanique ou d'histoire naturelle. [...] Quelquefois les agneaux se changent en lionnes, en tigresses, en pieuvres.

C'est bien fait ! Il ne fallait pas séparer la caste des femmes de l'humanité. Est-ce qu'il n'y a pas des marchés où l'on vend, dans la rue, aux étalages des trottoirs, les belles filles du peuple, tandis que les filles des riches sont vendues pour leur dot ?

L'une, la prend qui veut ; l'autre, on la donne à qui on veut.

La prostitution est la même. [...].

Esclave est le prolétaire, esclave entre tous est la femme du prolétaire.

Texte 6 : Colette, *Claudine s'en va* (dernière page), 1903.

Je viens de lire la dépêche d'Alain. Dans trente-six heures, il sera ici, et moi... Je prends ce soir le rapide de Paris-Karlsbad, qui nous conduisit jadis vers Bayreuth. De là... je ne sais encore. Alain ne parle pas allemand, c'est un petit obstacle de plus.

J'ai bien réfléchi depuis avant-hier, ma tête en est toute fatiguée. Ma femme de chambre va s'étonner autant que mon mari. Je n'emmène que mes deux petits amis noirs : Toby le chien, et Toby le revolver. Ne serai-je pas une femme bien gardée ? Je pars résolument, sans cacher ma trace, sans la marquer non plus de petits cailloux... Ce n'est pas une fuite folle, une évasion improvisée que la mienne ; il y a quatre mois que le lien, lentement rongé, s'effiloche et cède. Qu'a-t-il fallu ? Simplement que le geôlier distrait tournât les talons, pour que l'horreur de la prison apparût, pour que brillât la lumière aux fentes de la porte.

Devant moi, c'est le trouble avenir. Que je ne sache rien de demain, que nul pressentiment ne m'avertisse [...]. Je veux espérer et craindre que des pays se trouvent où tout est nouveau, des villes dont le nom seul vous retient, des ciels sous lesquels une âme étrangère se substitue à la vôtre... Ne trouverai-je pas, sur toute la grande terre, un à peu près de paradis pour une petite créature comme moi ?

Debout, de roux vêtue, je dis adieu, devant la glace, à mon image d'ici. Adieu, Annie ! Toute faible et vacillante que tu es, je t'aime. Je n'ai que toi, hélas, à aimer.

Je me résigne à tout ce qui viendra. Avec une triste et passagère clairvoyance, je vois ce recommencement de ma vie. Je serai la voyageuse solitaire qui intrigue, une semaine durant, les tables d'hôte, dont s'éprend soudain le collégien en vacances ou l'arthritique des villes d'eaux... la dîneuse seule, sur la pâleur de qui la médisance édifie un drame... la dame en noir, ou la dame en bleu, dont la mélancolie distante blesse et repousse la curiosité du compatriote de rencontre... Celle aussi qu'un homme suit et assiège, parce qu'elle est jolie, inconnue, ou parce que brillent à ses doigts des perles rondes et nacrées... Celle qu'on assassine une nuit dans un lit d'hôtel, dont on retrouve le corps outragé et sanglant... Non, Claudine, je ne frémis pas. Tout cela c'est la vie, le temps qui coule, c'est le miracle espéré à chaque tournant du chemin, et sur la foi duquel je m'évade.

Texte 7 : Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, 1949.

On ne naît pas femme : on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin. [...]. En vérité, l'influence de l'éducation et de l'entourage est ici immense. [...]

Ainsi, la passivité qui caractérisera essentiellement la femme « féminine » est un trait qui se développe en elle dès ses premières années. Mais il est faux de prétendre que c'est là une donnée biologique ; en vérité, c'est un destin qui lui est imposé par ses éducateurs et par la société.

L'immense chance du garçon, c'est que sa manière d'exister pour autrui l'encourage à se poser pour soi. Il fait l'apprentissage de son existence comme libre mouvement vers le monde ; il rivalise de dureté et d'indépendance avec les autres garçons, il méprise les filles. Grimant aux arbres, se battant avec des camarades, les affrontant dans des jeux violents, il saisit son corps comme un moyen de dominer la nature et un instrument de combat ; il s'enorgueillit de ses muscles comme de son sexe ; à travers jeux, sports, luttes, défis, épreuves, il trouve un emploi équilibré de ses forces ; en même temps, il connaît les leçons

sévères de la violence ; il apprend à encaisser les coups, à mépriser la douleur, à refuser les larmes du premier âge. Il entreprend, il invente, il ose.

Certes, il s'éprouve aussi comme « pour autrui », il met en question sa virilité et il s'ensuit par rapport aux adultes et aux camarades bien des problèmes. Mais ce qui est très important, c'est qu'il n'y a pas d'opposition fondamentale entre le souci de cette figure objective qui est sienne et sa volonté de s'affirmer dans des projets concrets. C'est en faisant qu'il se fait être, d'un seul mouvement.

Au contraire, chez la femme il y a, au départ, un conflit entre son existence autonome et son « être-autre » ; on lui apprend que pour plaire il faut chercher à plaire, il faut se faire objet ; elle doit donc renoncer à son autonomie. On la traite comme une poupée vivante et on lui refuse la liberté ; ainsi se noue un cercle vicieux ; car moins elle exercera sa liberté pour comprendre, saisir et découvrir le monde qui l'entoure, moins elle trouvera en lui de ressources, moins elle osera s'affirmer comme sujet [...].

Texte 8 : Annie Leclerc, *Parole de femme*, 1974.

Rien n'existe qui ne soit le fait de l'homme, ni pensée, ni parole, ni mot. Rien n'existe encore qui ne soit le fait de l'homme ; pas même moi, surtout pas moi. Tout est à inventer. Les choses de l'homme ne sont pas seulement bêtes, mensongères et oppressives. Elles sont tristes surtout, tristes à en mourir d'ennui et de désespoir.

Inventer une parole de femme. Mais pas de femme comme il est dit dans la parole de l'homme ; car celle-là peut bien se fâcher, elle répète. Toute femme qui veut tenir un discours qui lui soit propre ne peut se dérober à cette urgence extraordinaire : inventer la femme. C'est une folie, j'en conviens. Mais c'est la seule raison qui me reste.

Qui parle ici ? Qui a jamais parlé ? Assourdissant tumulte des grandes voix ; pas une n'est de femme. Je n'ai pas oublié le nom des grands parleurs. Platon et Aristote et Montaigne, et Marx et Freud et Nietzsche... Je les connais pour avoir vécu parmi eux et seulement parmi eux. Ces plus fortes voix sont aussi celles qui m'ont le plus réduite au silence. Ce sont ces superbes parleurs qui mieux que tout autre m'ont forcée à me taire.

Qui parle dans les gros livres sages des bibliothèques ? Qui parle au Capitole ? Qui parle au temple ? Qui parle à la tribune et qui parle dans les lois ? Les hommes ont la parole. Le monde est la parole de l'homme. Les paroles des hommes ont l'air de se faire la guerre. C'est pour faire oublier qu'elles disent toutes la même chose : notre parole d'homme décide. Le monde est la parole de l'homme. L'homme est la parole du monde.

[...] Une honnête femme ne saurait être un honnête homme. Une grande femme ne saurait être un grand homme, la grandeur est chez elle affaire de centimètres. [...] Et je me dis : l'Homme ? Qu'est-ce que c'est, l'Homme ? L'Homme, c'est ce dont l'homme a accouché. Nous avons fait les enfants, et eux, ils ont fait l'Homme. Ils ont fait naître l'universel du particulier. Et l'universel a porté le visage du particulier. L'universalité fut désormais leur tour favori. Le décret parut légitime et la loi parut bonne : une parole pour tous.

[...] Toute bancale qu'elle fut, la machine fonctionna incomparablement mieux qu'aucune machine jamais conçue. Le monde entier, Blancs, Noirs, Jeunes, femmes et enfants, fut nourri, gavé, de son produit de base, la vérité et ses sous-produits, âme, raison, valeurs... Le tout toujours garanti, estampillé Universel. Ils ont dit que la vérité n'avait pas de sexe. Ils ont dit que l'art, la science et la philosophie étaient vérités pour tous. [...] Pourquoi la Vérité sortirait-elle de la bouche des hommes ? La Vérité peut sortir de n'importe où. Pourvu que certains parlent et d'autres se taisent. La Vérité n'existe que parce qu'elle opprime et réduit au silence ceux qui n'ont pas la parole.

Inventer une parole qui ne soit pas oppressive. Une parole qui ne couperait pas la parole mais délierait les langues.

[...] Inventer, est-ce possible ?

[...] Je voudrais que la femme apprenne à naître, à manger, et à boire, à regarder le jour et à porter la nuit...

Texte 9 : Benoîte Groult, *Ainsi soit-elle*, 1975.

Quand suis-je devenue féministe ? Je ne m'en suis même pas aperçue. C'est arrivé beaucoup plus tard et sans doute parce que j'avais eu tant de mal à devenir féminine. Toute cette jeunesse paralysée par le trac de ne pas correspondre à la définition imposée [...]. Pendant tous ces siècles, happées dans un vertige climatisé, nous vivions comme on nous enjoignait de vivre, pensions comme on nous imposait de penser [...]. Ici, vous pouvez... là, c'est laid. Et notre docilité devant les lois de la société camouflées en décrets de la Providence paraissait si congénitale, on s'était si bien habitué en haut lieu à nous voir rester à notre place, que l'on est stupéfait, voire indigné aujourd'hui, devant cette soudaine agitation qui s'est emparée de tant de femmes. Harpies domestiques ou Messalines, saintes femmes ou putains, mères dévouées ou mères indignes, d'accord. Ce sont des types codifiés et admis et nous restons dans nos rôles. Mais que nous nous mêlions de repenser chaque acte de la vie selon notre optique à nous, de tout remettre en question depuis le « Tu enfanteras dans la douleur » si longtemps subi comme une volonté divine, jusqu'au schéma du bonheur humble et passif mitonné pour nous par Freud, notre Petit Père, voilà qui paraît indécent et inadmissible. Les hommes ont toujours été ravis quand nous étions capricieuses, coquettes, jalouses, possessives, vénales, frivoles... excellents défauts, soigneusement encouragés parce que rassurants pour eux. Mais que ces créatures-là se mettent à penser, à vivre en dehors des rails, c'est la fin d'un équilibre, c'est la faute inexpiable.

Texte 10 : Gisèle Halimi, *Une farouche liberté*, 2020.

Enfin, n'ayez pas peur de vous dire féministes. C'est un mot magnifique, vous savez. C'est un combat valeureux qui n'a jamais versé de sang. Une philosophie qui réinvente des rapports hommes-femmes enfin fondés sur la liberté. Un idéal qui permet d'entrevoir un monde apaisé où les destins des individus ne seraient pas assignés par leur genre ; et où la libération des femmes signifierait aussi celle des hommes, désormais soulagés des diktats de la virilité. Quand on y songe, quel fardeau sur leurs épaules !

Les féministes de ma génération se sont vaillamment battues. Nous avons arraché une à une des réformes qui profitent à toute la société française : lois sur la contraception, l'avortement, le divorce, reconnaissance du harcèlement sexuel comme un délit et du viol comme un crime, mesures en faveur de la parité politique et de l'égalité professionnelle... Disons qu'on a bien déblayé le terrain. Mais il faut une relève à qui tendre le flambeau. Le combat est une dynamique. Si on arrête, on dégringole. Si on arrête, on est foutues. Car les droits des femmes sont toujours en danger. [...]

Soyez dans la conquête. Gagnez de nouveaux droits sans attendre qu'on vous les « concède ». Créez des réseaux d'entraide – les hommes en bénéficient depuis des lustres – et misez sur la sororité. Désunies, les femmes sont vulnérables. Ensemble, elles possèdent une force à soulever des montagnes et convertir les hommes à ce mouvement profond. Le plus fascinant de toute l'histoire de l'humanité. [...]

Il a fallu serrer les dents, s'adapter, inventer, résister. Refouler nos envies, mais pas notre imaginaire. Brider nos pulsions, pas notre volonté. Étouffer nos talents, pas notre sensibilité. Sans doute même s'est-elle développée, et nous donne-t-elle un sens de l'autre plus aigu, une indulgence pour la marge, une empathie pour les fragiles... Une nouvelle nature ? Je ne saurais trancher. Mais je sais que de ces valeurs d'opprimés – courage, endurance, résilience – peut jaillir une formidable créativité. On ne naît pas féministe, on le devient.